

Dieppe et les principales stations balnéaires du littoral partagent maintenant avec Trouville l'honneur de recevoir ces milliers de personnes de deux sexes qui ont l'habitude de passer une saison chaque année au bord de la mer.

Nos personnages étaient à Dieppe depuis huit jours, confortablement ; installés dans un de ces grands hôtels qui ont vue si belle et si étendue sur la Manche.

Ils étaient venus à Dieppe, de préférence à Trouville, précisément parce qu'il était sûr de ne pas y rencontrer autant de Parisiens ; car ils étaient au bord de la mer pour prendre deux mois de repos, et non pour se retrouver mêlés au tumulte et aux agitations de la vie mondaine.

Blanche avait eu cette surprise, ce saisissement qu'on éprouve généralement la première fois qu'on se trouve en présence de la mer.

Tout d'abord elle avait pris plaisir à promener ses regards sur cette immensité liquide, toujours en mouvement, et à entendre le bruit sourd et incessant des vagues.

L'apparition soudaine d'une voile au grand large l'avait ému. De sa fenêtre elle avait vu, le matin, les bateaux sortir du port et y rentrer le soir avant la nuit ; elle s'était amusée à compter les barques des pêcheurs et autres navires qui évoluaient en pleine mer sous ses yeux ; elle s'était même intéressée à suivre le vol rapide et capricieux des mouettes blanches, rasant les flots dans lesquels se mouillaient leurs ailes.

Mais ce spectacle de la mer, si grandiose qu'il soit, est un peu toujours le même, et déjà Blanche en était lasse. Il ne lui offrait plus rien de nouveau.

Enfin la jeune fille ne s'amusa plus, ni dans sa chambre à écouter les histoires plus ou moins drôles qui lui racontait Antoinette, ni sur la plage où il y avait trop vent ou trop de soleil, ni au Casino où, rêveuse et d'un œil distrait, elle voyait danser des jeunes filles plus ou moins jolies, mais toutes gaies et prenant du plaisir autant qu'elles en pouvaient prendre.

Blanche ne dansait pas, et cependant elle était souvent invitée.

— Il faut vous amuser aussi, lui disait Antoinette, pourquoi ne dansez-vous pas comme toutes ces jeunes filles ?

Blanche ébauchait un sourire et secouait la tête.

— Est-ce que vous n'aimez pas la danse ?

Je l'aime beaucoup, au contraire. Tous les soirs, au pensionnat, nous dansions, entre jeunes filles.

— Eh bien, alors ? Je ne pense pas que vous ayez peur de jeunes messieurs, et je vous assure qu'il est plus agréable de danser avec un jeune homme qu'avec une jeune fille.

— Non, je ne veux pas danser ; je ne connais aucun de ces jeunes gens et aucune de ces demoiselles.

Et Blanche laissait échapper un soupir.

Un jour, Antoinette lui avait dit, la regardant fixement :

— Plus encore qu'à Paris, depuis que nous sommes ici je vous vois songeuse, triste. Qu'avez-vous ?

— Mais rien.

— Vous me cachez la vérité ; je suis maintenant sûre que vous avez un chagrin.

— Non, Antoinette, non, vous vous trompez.

La femme de chambre n'avait pas insisté ; mais elle était convaincue que sa jeune maîtresse avait une douleur au cœur dont elle voulait garder le secret. Mais qu'elle pouvait être la cause de cette douleur ou de ce chagrin ? C'était difficile à deviner.

— Oh ! il faudra bien que je sache un jour ce qui la rend si triste, se disait Antoinette.

On était aux premiers jours d'août, le temps était magnifique, on ne voyait pas un nuage dans le ciel bleu, un vrai ciel d'Italie, et le soleil n'avait jamais plus chaudement caressé la terre de ses rayons d'or.

C'était l'après-midi, vers quatre heures ; baigneurs et baigneuses s'ébattaient dans l'eau salée, et il y avait de nombreux promeneurs sur la plage.

Pas de vent comme les jours précédents, seulement une

douce brise venant du large, qui apportait aux aromes une fraîcheur agréable et bienfaisante. La mer était belle comme le ciel, éblouissante sous le soleil, et clame comme le temps. Il faisait chaud, cependant, malgré la brise de mer ; mais les dames avaient la tête couverte de leur ombrelle pour mettre leurs joues à l'abri des baisers trop ardent du soleil.

Blanche donnait le bras à sa femme de chambre. Elles marchaient lentement. De Simiano et de Mégrigny les suivaient à quelques pas de distance : ils marchaient lentement aussi, car bien qu'il s'appuyât fortement sur le bras du baron. Ludovic était déjà fatigué, exténué pour une centaine de pas qu'il venait de faire.

C'était sur la marche de deux amis que Blanche et Antoinette réglaient la leur. De temps à autre elles se retournaient afin de voir si elles ne mettaient pas entre elles et les deux hommes une trop grande distance.

À un moment, s'étant retournée, Blanche tressaillit violemment, laissa échapper un petit cri et s'arrêta brusquement.

— Quoi donc ? fit la femme de chambre.

Elle vit un jeune homme de tournure élégante, grand, bien fait, à qui de Simiano et de Mégrigny serraient la main.

Cela n'était rien extraordinaire ; la chose ne justifiait ni n'expliquait l'émotion de la jeune fille.

Antoinette regarda Blanche, qui était toute tremblante et rouge comme une pivoine. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Elle serra contre elle la jeune fille frémissante et sentit que son cœur avait des battements précipités. Elle remarqua aussi que Blanche, qui ne quittait pas des yeux le jeune homme, était audieuse.

— Je comprends, pensa-t-elle, elle connaît ce joli garçon, et je n'ai plus guère à chercher pour découvrir la cause de sa tristesse et de ses rêveries.

Le jeune homme ne s'était pas éloigné et, tout en marchant il causait avec de Simiano.

Les trois hommes eurent bientôt rejoint Blanche et Antoinette, qui étaient restées à l'endroit où elles s'étaient arrêtées.

Le regard de Blanche et celui du jeune homme se croisèrent, rapides comme l'éclair, et le jeune homme vit dans les yeux de Blanche la joie qu'elle éprouvait, de même que Blanche lut dans les yeux du jeune homme combien il était heureux de la rencontrer.

Rien de ce langage muet n'avait échappé à la femme de chambre, cette fois, elle savait à quoi s'en tenir. Sa maîtresse lui avait livré son secret. Blanche et ce jeune homme s'aimaient.

— Monsieur de Bierle, dit le baron, qui n'avait rien remarqué, pas plus que Ludovic, je vous présente ma sœur, Mlle Blanche de Simiano.

Le jeune homme s'inclina silencieusement devant la jeune fille qui, toujours très émue, lui rendit son salut.

— Il faut vous dire, cher monsieur, reprit de Simiano, que ma sœur connaissait déjà votre nom. Je suis abonné au journal où vous publiez votre intéressantes et spirituelles chroniques parisiennes ; eh bien, les jours de votre chronique, le journal n'arrive jamais assez tôt pour Blanche, qui l'attend avec une impatience dont vous avez le droit d'être fier ; elle ne vous lit pas, elle vous dévore.

Quant à votre volume de vers, elle l'a tellement lu et relu que je ne serais pas surpris qu'elle sût par cœur la moitié au moins de vos charmantes poésies.

Ma parole d'honneur, ajouta-t-il en riant, *Les Frioleuses* sont si souvent entre ses mains que je ne serais pas étonné non plus qu'elle les mit la nuit sous son oreille... pour les réchauffer.

Want être flatteur, le baron était surtout maladroit.

La rougeur de Blanche était devenue plus vive encore.

— Je suis très heureux, dit M de Bierle, de compter Mlle de Simiano parmi mes lectrices et plus heureux encore si je réussis, avec mes modestes écrits, à lui procurer ces quelques instants agréables.

Il avait prononcé ces quelques paroles d'une voix vibrante d'émotion.